

ADRIANA TRIGIANI

L'ITALIENNE



## « Absolument splendide »

Kathryn Stockett, l'auteur de *La Couleur des sentiments*

1905, les Alpes italiennes. Enza et Ciro, deux enfants de la montagne, se rencontrent pour la première fois. Ciro, pour avoir découvert le comportement scandaleux du prêtre de la paroisse, est banni de son village et envoyé aux États-Unis, où il devient cordonnier. Enza doit à son tour s'exiler pour assurer l'avenir des siens. C'est à New York que le destin les réunira. Mais la Première Guerre mondiale éclate et Ciro s'engage dans l'armée...

Des riches demeures de Carnegie Hill aux ruelles de Little Italy en passant par les faubourgs ouvriers et les vastes plaines du Minnesota, ces deux jeunes gens finiront-ils par se retrouver à temps, malgré le poids de l'histoire et de la destinée ?

UNE GRANDE SAGA FAMILIALE, UNE ÉCRITURE ENVOÛTANTE,  
UNE HISTOIRE D'AMOUR INOUBLIABLE.

Publiée pour la première fois en France, Adriana Trigiani est une grande romancière américaine d'origine italienne. Ses romans ont été publiés dans 36 pays. *L'Italienne* est un best-seller du *New York Times*.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre Girard

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN 978-2-36812-016-3



22,50 euros  
Prix TTC France

  
CHARLESTON

design : bernard amiard

L'ITALIENNE



ADRIANA TRIGIANI

# L'ITALIENNE

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Pierre Girard*



Un roman publié initialement en langue anglaise par HarperCollins Publishers  
© 2012, The Glory of Everything Company  
Titre original : *The Shoemaker's Wife*

Édition française publiée par :  
© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2014  
17, rue du Regard  
75006 Paris - France  
contact@editionscharleston.fr  
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-016-3  
Dépôt légal : janvier 2014

Traduction : Pierre Girard  
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook : [www.facebook.com/Editions.Charleston](http://www.facebook.com/Editions.Charleston) et sur Twitter @ LillyCharleston.

PREMIÈRE PARTIE

LES ALPES ITALIENNES



## UN ANNEAU D'OR

*Un anello d'oro*

En effleurant la neige fraîchement tombée, l'ourlet festonné du manteau en velours bleu de Caterina Lazzari ouvrait un chemin sur la brique rose tandis qu'elle traversait la place déserte. Des mains saupoudrant de farine une vieille planche à découper n'auraient pas fait plus de bruit que son pas léger et régulier.

Tout autour d'elle, les Alpes italiennes dressaient sur un ciel d'étain leurs pics argentés semblables à des lames. Le soleil hivernal qui se levait clignotait à peine à travers un trou d'épingle doré, noyé dans la masse. Ainsi vêtue de bleu dans le jour naissant, Caterina avait l'air d'un oiseau.

Elle se retourna, expira longuement dans l'air glacé de l'hiver.  
— *Ciro ? appela-t-elle. Eduardo ?*

Elle entendit le rire de ses fils résonner à travers la galerie déserte, mais ne parvint pas à les situer. Elle parcourut du regard les colonnes qui encadraient le portail ouvert. Ce n'était pas, ce matin, le moment de jouer à cache-cache, ou de faire des farces. Elle les appela de nouveau. Elle avait encore à l'esprit

tout ce qu'elle avait dû faire, les corvées, les durs travaux, et les petites courses, la quantité effarante de détails à régler, les formulaires à compléter, les clés à rendre, tout cela en tirant sur les quelques liras qui lui restaient pour faire face à ses obligations.

Le veuvage commence dans la paperasse.

Caterina n'avait jamais imaginé qu'elle serait seule, en ce premier jour de 1905, avec seulement devant elle le mince espoir de se réinventer. Toutes les promesses qu'on lui avait faites s'étaient révélées fausses.

Elle leva les yeux vers une fenêtre au premier étage du magasin de chaussures où une vieille femme secouait un tapis dans l'air froid. Leurs regards se croisèrent. La femme détourna le sien, tira le tapis à l'intérieur et referma brutalement la fenêtre.

Ciro, son plus jeune fils, la guettait derrière une colonne. Ses yeux étaient exactement de la même couleur que ceux de son père : le vert intense et limpide de l'eau de Sestri Levante. Le garçon était, à dix ans, une réplique de Carlo Lazzari, avec ses grands pieds, ses grandes mains et ses épais cheveux châains. Et c'était aussi le plus costaud des gamins de Vilminore. Quand les enfants du village descendaient dans la vallée pour rapporter des fagots de petit bois, on voyait toujours Ciro revenir en tirant derrière lui la plus lourde charge.

Caterina sentait son cœur battre chaque fois qu'elle le regardait ; il y avait dans ce visage tout ce qu'elle avait perdu à jamais. « Viens ici, dit-elle, en pointant le doigt vers le sol, à côté de sa botte de cuir noir. Tout de suite ! »

Ciro ramassa le sac en peau de son père et, tout en courant vers sa mère, appela son frère qui se cachait derrière les statues.

Eduardo, douze ans, avait les yeux noirs et était déjà grand et mince pour son âge : il tenait de la famille de sa mère, les Montini. Il ramassa lui aussi son sac et courut les rejoindre.

Au pied des montagnes, dans la ville de Bergame où Caterina avait vu le jour trente-deux ans plus tôt, la famille Montini avait fondé une imprimerie qui produisait du papier à lettres, des cartes de visite gravées et des petits carnets dans une boutique de la rue Borgo Palazzo. Les Montini possédaient une maison et un jardin. En fermant les yeux, elle revoyait ses parents attablés

au frais sous leur treille pour manger de la ricotta au miel sur d'épaisses tranches de pain frais. Caterina se rappelait tout ce qu'ils étaient, tout ce qu'ils avaient.

Les garçons laissèrent tomber leurs sacs dans la neige.

— Désolé, maman, dit Ciro.

Il regardait sa mère avec la certitude que c'était la plus belle femme au monde. Sa peau avait le parfum des pêches et la douceur du satin. Ses longs cheveux tombaient autour de son visage en vagues romantiques et, du plus loin qu'il se souvienne, il avait, quand elle le tenait dans ses bras, tortillé l'une de ses mèches jusqu'à en faire un simple cordon brun.

— Tu es jolie ! lança Ciro avec ferveur.

Quand Caterina était triste, il cherchait à la dérider avec des compliments.

Caterina sourit.

— Tous les garçons trouvent leur mère magnifique. (Elle avait les joues rosies par le froid et le bout du nez rouge vif.) Même quand ce n'est pas vrai !

Elle fouilla dans son sac à la recherche d'un petit miroir et d'une houppette. Les petites rougeurs disparurent sous la poudre. Serrant les lèvres, elle regarda ses garçons d'un œil critique. Elle rajusta le col d'Eduardo et tira la manche de veste de Ciro sur son poignet. La veste lui était trop petite et on aurait beau tirer dessus, on n'ajouterait jamais les cinq centimètres qui manquaient.

— Tu as encore grandi, Ciro.

— Désolé, maman.

Elle se rappelait l'époque où elle leur faisait faire des vestes sur mesure, ainsi que des pantalons de velours côtelé et des chemises blanches en coton. À leur naissance, ils avaient eu des couvertures molletonnées dans leur berceau et toute une layette en coton avec des perles en guise de boutons. Des jouets en bois. Des livres d'images. Mais les habits de ses fils étaient trop petits depuis longtemps, et on ne les remplaçait pas.

Eduardo avait un pantalon de laine et une veste donnée par un voisin. Ciro portait des vêtements de son père, en bon état mais pas à sa taille. Le bas du pantalon, trop long d'une petite

dizaine de centimètres, avait été raccourci à grands points, la couture ne faisant pas partie des talents de Caterina. Bien que serrée au dernier trou, la ceinture ne remplissait pas pleinement sa fonction.

— Où allons-nous, maman ? demanda Ciro, en la suivant.

— Elle te l'a déjà dit cent fois et tu n'écoutes pas !

Eduardo souleva le sac de son frère pour le porter.

— C'est à toi d'écouter pour lui, lui rappela Caterina.

— On va habiter au couvent de San Nicola.

— Pourquoi faut-il qu'on aille vivre avec des nonnes ? gémit Ciro.

Caterina se retourna face à ses deux fils. Ils la regardèrent, dans l'attente d'une explication qui donnerait un sens aux mystérieuses allées et venues des derniers jours. Ils ne savaient même pas quelles questions poser, ni de quelle information ils auraient besoin, mais ils étaient certains qu'il y avait une raison à l'étrange comportement de leur mère. Elle s'était montrée inquiète. Elle pleurait longuement, la nuit, quand elle croyait ses fils endormis. Elle avait écrit un tas de lettres au cours de la semaine, plus qu'ils ne lui en avaient jamais vu écrire.

Caterina savait que leur dire la vérité serait manquer à ses devoirs. Une mère ne devait jamais manquer à ses devoirs envers ses enfants, surtout lorsqu'ils n'avaient plus qu'elle au monde. D'ailleurs, dans les années à venir, Ciro ne se souviendrait que des faits tandis qu'Eduardo les repeindrait dans des couleurs plus douces. Aucune de ces deux versions ne serait la vraie, alors quelle importance ?

Caterina devait prendre seule toutes les décisions et elle ne supportait pas cette responsabilité. Dans un brouillard de chagrin, il lui fallait réfléchir à toutes les alternatives pour ses garçons. Son état mental l'empêchait de prendre soin de ses fils et elle en était consciente. Elle dressait des listes de membres de sa famille et de celle de son mari, qui pourraient peut-être lui venir en aide. Elle scrutait les noms tout en sachant que, parmi ces gens, plus d'un avait sans doute autant besoin de soutien qu'elle-même. Des années de pauvreté avaient dépeuplé la région en forçant beaucoup de ses habitants à partir pour Bergame ou Milan à la recherche d'un emploi.

À force de réfléchir, elle se souvint que son père avait imprimé des missels pour toute la Lombardie, et qu'il les vendait jusqu'à Milan, au sud de la région. Il avait offert gracieusement ses services à la sainte Église romaine, avec l'espoir d'être un jour payé de retour. Alors Caterina, misant sur l'estime qu'il y avait gagnée, avait demandé un refuge pour ses fils aux religieuses de San Nicola.

Elle posa une main sur l'épaule de chacun.

— Écoutez-moi. C'est la chose la plus importante que je vous dirai jamais. Faites ce qu'on vous dit. Faites tout ce que les sœurs vous diront de faire. Faites-le bien. Au besoin, faites-en plus que ce qu'elles attendent. Anticipez. Regardez autour de vous. Chargez-vous des corvées *avant* que les sœurs le demandent. Quand la sœur vous dit d'aller chercher du bois, allez-y tout de suite. Sans vous plaindre ! Aidez-vous mutuellement – rendez-vous indispensables. Coupez le bois, rentrez-le, et allumez le feu sans discuter. Vérifiez l'éteignoir avant d'allumer le petit bois. Et quand le feu s'éteint, sortez la cendre et fermez le conduit. Nettoyez tout impeccablement. Préparez la prochaine flambée avec une bûche bien sèche et du petit bois. N'oubliez pas de ranger le balai, la pelle et le pique-feu. N'attendez pas que la sœur vous le rappelle. Rendez-vous utiles et restez tranquilles. Soyez pieux. Priez. Asseyez-vous au premier rang pendant la messe et tout au bout du banc pour le dîner. Soyez les derniers à vous servir, et jamais les seconds. Vous êtes là grâce à leur bonté, et non parce que vous pourriez les payer pour qu'elles vous gardent. Vous comprenez ?

— Oui, maman, répondit Eduardo.

Caterina posa la main sur le visage du garçon et sourit. Il lui entoura la taille de son bras et la serra. Puis elle attira Ciro contre elle. Il sentit contre sa joue la douceur de son manteau.

— Je sais que vous vous conduirez bien, dit-elle.

— Je ne peux pas, lâcha Ciro, en s'écartant pour échapper à l'étreinte de sa mère. Et je ne me conduirai pas bien !

— Ciro...

— Ce n'est pas une bonne idée, maman. On ne sera pas chez nous, là-bas.

— On n'a nulle part où aller, dit Eduardo, pragmatique. On est chez nous là où maman nous met.

— Écoute ton frère. C'est ce que je peux faire de mieux pour le moment. Cet été, je viendrai vous chercher là-haut et je vous prendrai à la maison.

— Chez nous dans notre maison ? demanda Ciro.

— Non. Dans un nouvel endroit. Nous irons peut-être dans la montagne, à Endine.

— Là où papa nous emmenait au lac ?

— Oui, la ville où il y a un lac. Tu te rappelles ?

Les garçons hochèrent la tête : ils se rappelaient. Eduardo se frottait les mains pour les réchauffer. Elles étaient sèches et rougies par le froid.

— Tiens, prends mes gants. (Caterina retira les gants noirs qui lui couvraient les avant-bras jusqu'aux coudes. Elle prit les mains d'Eduardo pour l'aider à les enfiler en les faisant rentrer sous ses manches trop courtes.) Ça va mieux ?

Eduardo ferma les yeux ; la chaleur des gants de sa mère remontait le long de ses bras et passait dans son corps comme pour l'envelopper tout entier. Il repoussa ses cheveux en arrière d'un geste de la main, rassuré par le parfum de freesia et de citron frais.

— Et moi, je n'ai rien ? demanda Ciro.

— Tu as les gants de papa pour te tenir chaud. (Elle sourit.) Mais tu veux quelque chose de ta maman, toi aussi ?

— S'il te plaît !

— Donne-moi ta main.

Ciro retira le gant de son père avec ses dents.

Caterina fit glisser la chevalière en or qu'elle portait au petit doigt et la passa à l'annuaire de Ciro.

— C'est mon papa qui me l'a donnée.

Ciro regarda la bague. Un *C* au dessin élégant étincelait à la lumière du matin dans un ovale d'or massif. Ciro serra le poing. L'anneau conservait la tiédeur de la main maternelle.

La façade en pierre du couvent de San Nicola était des plus austères. De grands pilastres surmontés de statues de saints dont

les visages offraient tous la même expression de douleur muette se dressaient de part et d'autre de l'allée. L'épaisse porte en noyer s'ornait d'une sculpture pointue, qui fit penser à Eduardo à la mitre d'un évêque quand il l'ouvrit. Caterina et Ciro pénétrèrent à sa suite dans un petit vestibule. Ils chassèrent la neige collée à leurs chaussures en tapant des pieds sur un paillason de branches sèches et Caterina leva la main pour faire tinter la cloche de cuivre qui pendait à une chaîne.

— Elles doivent être en train de prier. Elles ne font que ça, ici. Prier à longueur de journée, dit Ciro, en jetant un coup d'œil à travers une fente de la porte.

— Comment sais-tu ce qu'elles font ? demanda Eduardo.

La porte s'ouvrit. Sœur Domenica regarda les garçons. Elle les jugeait.

Elle était petite, avec une silhouette en cloche. Sa tenue noire et blanche et sa jupe ample la faisaient paraître encore plus large.

— Je suis la signora Lazzari, dit Caterina. Et voici mes fils, Eduardo et Ciro.

Eduardo s'inclina devant la religieuse. Ciro baissa vivement la tête comme pour dire une brève prière. En fait, c'était cette verue au menton de la sœur Domenica qu'il voulait voir disparaître.

— Venez avec moi, dit-elle.

Elle montra du doigt un banc aux garçons, pour les inviter à s'asseoir et à attendre. Caterina la suivit dans une autre pièce, après avoir passé une grosse porte en bois qu'elle referma derrière elles. Eduardo regardait droit devant lui tandis que Ciro examinait tout en tendant le cou.

— Elle nous abandonne, chuchota Ciro. Exactement comme papa nous a laissés.

— Ce n'est pas vrai, répondit son frère, sur le même ton.

Ciro observait la petite salle d'attente, une pièce ronde avec deux profondes alcôves, l'une consacrée à la Sainte Vierge, l'autre à saint François d'Assise. Marie avait manifestement plus de cierges allumés à ses pieds. Ce qui signifiait, conclut Ciro, qu'on pouvait toujours compter sur une femme. Il poussa un profond soupir.

— J'ai faim.

— Tu as tout le temps faim !

— Je n'y peux rien.

— N'y pense plus.

— Je ne pense *qu'à ça*.

— Tu es un simple d'esprit.

— Non. Ce n'est pas parce que je suis costaud que je suis idiot.

— Je n'ai pas dit que tu étais idiot. Tu es *simple*.

Une odeur de vanille et de beurre frais flottait dans le couvent. Ciro ferma les yeux et huma. Il avait *vraiment* faim.

— C'est comme l'histoire que maman nous a racontée, avec les soldats qui sont perdus dans le désert et qui voient une fontaine qui n'existe pas ? (Ciro se leva pour suivre l'odeur.) Ou bien c'est parce qu'elles font cuire un gâteau quelque part ?

— Assieds-toi ! ordonna Eduardo.

Ignorant l'injonction, Ciro s'éloigna dans le long corridor.

— Reviens ! appela Eduardo, à voix basse.

Les portes en noyer donnant sur les arcades étaient fermées, et de faibles rais de lumière filtraient par les impostes. Parvenu tout au fond du corridor, Ciro aperçut à travers une porte vitrée un cloître qui reliait le bâtiment principal du couvent aux ateliers. Il courut sous les arcades, vers la lumière. En s'approchant de la porte, il vit un espace de terre nue, probablement un jardin, bordé par des figuiers aux troncs noueux saupoudrés de neige.

Guidé par l'odeur exquise, Ciro trouva la cuisine du couvent à l'angle du principal corridor. Une brique maintenait la porte ouverte. Une collection de casseroles étincelantes pendait au-dessus d'une longue table de ferme en bois massif. Ciro se retourna pour voir si Eduardo l'avait suivi. Seul et libre, il se risqua jusqu'au seuil de la cuisine pour regarder à l'intérieur. Il y faisait chaud comme en plein été. Ciro laissa les ondes de chaleur passer sur lui.

Une très belle femme, beaucoup plus jeune que sa mère, travaillait sur la table. Elle portait une longue robe de laine à rayures grises avec un tablier de coton blanc noué à la taille. Ses cheveux bruns formaient un chignon serré sous un foulard noir.

Elle fermait à demi ses yeux bruns en roulant un long ruban de pâte sur une plaque de marbre doux. Tout en chantonnant, elle prit un petit couteau pour découper de minuscules étoiles de pâte, sans se rendre compte que Ciro l'observait. Ses longs doigts maniaient la pâte et le couteau avec des gestes vifs et sans une hésitation. Il y eut bientôt sur la plaque un monticule de minuscules boules de pâte. Ciro se dit que toutes les femmes étaient belles, hormis peut-être les très vieilles comme sœur Domenica.

— Des *corallini* ? demanda-t-il.

La jeune femme releva la tête et sourit au gamin planté sur le seuil dans ses vêtements trop grands.

— *Stelline*, corrigea-t-elle, en brandissant un morceau de pâte en forme d'étoile. Puis elle en ramassa une pile qu'elle jeta dans un grand plat creux.

— Qu'est-ce que vous faites cuire ?

— Une crème brûlée.

— Ça sent le gâteau dans le couloir.

— Oui, à cause du beurre et de la noix muscade. La crème brûlée, c'est meilleur que les gâteaux. Ça fait tomber les anges de leur perchoir. En tout cas, c'est ce que je dis aux autres sœurs. Ça te donne faim ?

— J'avais déjà faim.

Elle se mit à rire.

— Qui es-tu ?

— Et *vous* ? Il la regardait en plissant les yeux.

— Je suis la sœur Teresa.

— Excusez-moi, ma sœur... Mais... vous avez l'air d'une fille. Vous n'avez pas l'air d'une nonne.

— Je ne mets pas de jolie tenue pour cuisiner. Comment t'appelles-tu ?

Ciro s'assit sur un tabouret face à la religieuse.

— Ciro Augusto Lazzari, annonça-t-il fièrement.

— C'est un nom magnifique. Tu ne serais pas un empereur romain ?

— Non. (Puis, se rappelant qu'il parlait à une religieuse, il ajouta :) Ma sœur.

— Quel âge as-tu ?

— Dix ans. Je suis costaud pour mon âge. Je tire la corde de la roue à eau, en ville.

— Voilà qui est impressionnant !

— Je suis le seul garçon de mon âge qui peut le faire. On dit que je suis fort comme un bœuf.

Sœur Teresa tendit la main par-dessus la table pour prendre un quignon de pain dans une corbeille. Elle y étala du beurre avant de le tendre à Ciro. Pendant qu'il mangeait, elle découpa rapidement d'autres étoiles qui allèrent rejoindre les précédentes dans le grand plat plein de lait, de sucre, d'œufs, de vanille et de noix muscade. Elle agita le tout en tournant calmement avec une grande cuillère émaillée. Ciro regarda la crème brûlée à laquelle se mêlaient maintenant des étoiles, recouvertes l'une après l'autre tandis que la mixture épaississait. La sœur Teresa versa la crème brûlée dans des coupes en céramique sur un plateau métallique, sans en perdre une goutte.

— Tu visites le couvent ?

— On nous envoie travailler ici parce qu'on est pauvres.

— Tout le monde est pauvre à Vilminore di Scalve. Même les nonnes.

— On est *vraiment* pauvres. On n'a plus de maison. On a mangé toutes les poules, et maman a vendu la vache. Elle a vendu un tableau et tous les livres. Elle n'en a pas tiré grand-chose. Et il ne reste presque plus d'argent.

— C'est la même histoire dans tous les villages des Alpes.

— On ne restera pas longtemps. Ma mère va aller à la ville et elle reviendra nous chercher cet été.

Ciro regarda le grand four à bois et se dit qu'il allait devoir l'alimenter et le nettoyer jusqu'au retour de sa mère. Il se demanda combien de cheminées il y avait dans ce couvent. Un grand nombre, lui semblait-il. Il allait sans doute passer ses journées à couper du bois et à allumer des feux.

— Qui vous a amenés au couvent ?

— Maman. Elle n'arrête pas de pleurer.

— Pourquoi ?

— Papa lui manque.

Sœur Teresa prit le plateau chargé de coupes de pâte à cuire pour le mettre dans le four. Comme c'était agréable, de travailler en plein hiver dans une cuisine bien chauffée et de préparer à manger ! Ciro se disait souvent que les gens qui étaient dans les cuisines n'avaient jamais faim.

— Où est passé ton père ?

— On dit qu'il est mort, mais je ne le crois pas, répondit Ciro.

— Pourquoi tu ne le crois pas ?

Sœur Teresa s'essuya les mains sur un torchon et se pencha au-dessus de la table, approchant son visage tout près de celui du garçon.

— Eduardo a lu une lettre d'Amérique que maman avait reçue. Elle disait que papa était mort dans une mine mais qu'on n'avait pas retrouvé son corps. Alors je ne crois pas qu'il est mort.

— Parfois... commença-t-elle.

Ciro l'interrompt :

— Je sais très bien comment c'est. Parfois, un homme meurt et il n'y a pas de corps. Parfois, c'est de la dynamite qui explose dans la mine et ceux qui travaillent au fond sont pulvérisés, ou bien un corps peut brûler et disparaître dans un trou, ou dans une rivière souterraine sous la montagne. Ou bien on est blessé, on ne peut plus marcher et on reste coincé au fond et on finit par mourir de faim parce que personne ne vient vous chercher et que les bêtes vous mangent et qu'il ne reste que des os. Je connais toutes les façons dont on peut mourir là-dedans – mais mon papa n'a pas pu mourir comme ça. Il est très fort. Personne ne pouvait le battre, et à Vilminore di Scalve, aucun homme ne soulevait des poids comme lui. Il n'est pas mort.

— Ma foi, je voudrais bien faire sa connaissance, un jour.

— Vous le connaîtrez. Il va revenir. Vous verrez.

Ciro espérait que son père était toujours vivant et son cœur saignait à l'idée qu'il ne le reverrait peut-être jamais. Il se souvenait qu'il le retrouvait toujours facilement au milieu d'une foule car il était plus grand que tous ceux du village. Carlo Lazzari était si fort qu'il pouvait porter ses deux fils en même temps, un sur chaque hanche, et grimper avec eux les pentes abruptes

de la montagne. Il abattait des arbres à la hache, aussi facilement que la sœur Teresa découpait sa pâte à gâteau. Il avait construit un barrage au pied de la chute du Vertova. Avec l'aide des autres, certes, mais c'était lui le chef.

Sœur Teresa cassa un œuf frais au-dessus d'une chope et y ajouta une petite cuillerée de sucre. Puis elle versa de la crème et battit le mélange jusqu'à ce que de l'écume se forme à la surface.

— Tiens, dit-elle, en tendant la chope à Ciro.

Il prit d'abord une gorgée, puis but jusqu'à la dernière goutte.

— Alors, comment va cet estomac, maintenant ?

Ciro sourit.

— Il est plein !

— Ça te plairait de m'aider à faire la cuisine, à l'occasion ?

— Les garçons ne font pas la cuisine.

— Ce n'est pas vrai. À Paris, les grands chefs sont tous des hommes. Les femmes ne sont pas admises au Cordon Bleu, la célèbre école française qui forme des chefs de cuisine.

À cet instant, Eduardo pénétra en trombe dans la cuisine.

— Viens, Ciro. On s'en va !

Sœur Teresa lui sourit.

— Tu dois être Eduardo ?

— Oui, c'est moi.

— C'est une sœur, dit Ciro à son frère.

Eduardo salua d'un hochement de tête.

— Excusez-moi, ma sœur.

— Tu n'as pas faim, toi ?

Eduardo secoua la tête.

Tendant la main vers la huche en fer qui se trouvait derrière elle, sœur Teresa prit une tranche de pain sur laquelle elle étala du beurre. Elle l'offrit à Eduardo, qui la mangea avec voracité.

— Mon frère ne veut jamais rien demander, expliqua Ciro. Pourriez-vous lui donner à lui aussi un œuf au sucre et à la crème ? (Se tournant vers Eduardo, il déclara :) Ça va te plaire.

Sœur Teresa sourit à nouveau. Elle cassa un œuf, ajouta la crème et le sucre et battit le mélange au fouet. Elle le tendit à Eduardo, qui but à petites gorgées gourmandes jusqu'à la dernière goutte.

— Merci, ma sœur, dit-il.

— On croyait que ce couvent allait être une horreur, dit Ciro, en posant sa chope et celle d'Eduardo dans l'évier.

— Si vous vous conduisez bien et faites vos prières, vous n'aurez pas de problèmes.

La sœur Domenica et Caterina venaient d'apparaître sur le seuil de la cuisine. Eduardo se figea en les voyant et s'inclina prestement devant la vieille religieuse. Ciro ne comprenait pas pourquoi son frère avait peur de tout et de tout le monde. Ne voyait-il pas que cette sœur Domenica était inoffensive ? Avec sa collerette empesée et ses jupes noires, elle faisait penser au globe en marbre de Carrare noir et blanc qui servait de presse-papiers à leur mère. Ciro n'avait pas peur des nonnes, et celle-ci, d'ailleurs, n'était jamais qu'une vieille dame avec une croix de bois pendue à la taille comme une clé géante.

— J'ai trouvé deux jeunes hommes dégourdis pour m'aider à la cuisine, déclara sœur Teresa. Et Ciro aura du travail à la chappelle. J'ai besoin d'un garçon assez fort pour porter des choses lourdes. Sans compter que j'ai aussi besoin d'un garçon costaud pour faire du fromage, ajouta sœur Teresa avec un clin d'œil à sœur Domenica.

— Je peux faire les deux, dit fièrement Ciro.

Caterina posa les mains sur ses épaules.

— Mes garçons feront tout ce dont vous aurez besoin, ma sœur.

\* \* \*

À quelques kilomètres seulement de Vilminore di Scalve, le village de Schilpario s'accrochait à flanc de montagne comme une stalactite grise. On enterrait même les morts sur la pente, dans des sépultures protégées par un grand mur de soutènement envahi par la végétation.

Il n'y avait pas à Schilpario de place proprement dite ni de galerie marchande comme à Vilminore di Scalve, pas non plus de fontaines ou de statues, mais seulement de solides bâtiments de bois et de stuc capables de supporter la dureté des hivers.

Le stuc était peint de couleurs gaies, jaune citron, rouge cerise et lie-de-vin qui mettaient de la fantaisie sur la montagne grise.

Schilpario était une place minière où l'on exploitait de riches gisements de fer et de barytine. Le minerai partait ensuite à Milan par charrette pour y être vendu. Tous les emplois du village étaient au service des villes situées plus bas, y compris la construction et la maintenance des barrages qui permettaient d'emprisonner et de faire travailler les eaux tumultueuses du fleuve Vo au pied des falaises.

Les fermes d'élevage fournissaient de la viande fraîche à la ville. Chaque famille possédait un fumoir pour produire de la saucisse, du salami, et affiner le jambon cru. Pendant les longs hivers, les montagnards puisaient dans les coffres pleins de châtaignes entreposés dans leurs caves, ces châtaignes qui tapissaient les pentes montagneuses et brillaient comme du verre entre les roches. Ils survivaient aussi grâce aux œufs de leurs poules et au lait de leurs vaches. Ils faisaient eux-mêmes leur beurre et leur fromage, et tout ce qu'ils ne pouvaient pas vendre, ils le mangeaient.

Les forêts, sur les hauteurs dominant le village, regorgeaient de cèpes et de toutes sortes de champignons, mais aussi de truffes très recherchées qu'on déterrait à la fin de l'été pour les vendre au prix fort à des intermédiaires français qui, à leur tour, les revendaient à de grands chefs dans les capitales européennes. On utilisait les cochons – chaque famille en possédait – pour trouver les truffes dans la terre. On apprenait même aux enfants, dès leur plus jeune âge, à chercher les précieux tubercules en parcourant les bois à quatre pattes, un sac de toile autour de la taille, en humant leur parfum enfoui autour des racines des vieux arbres.

Schilpario faisait partie des derniers villages, en remontant vers le nord, qui se trouvaient à l'ombre du Pizzo Camino, le plus haut sommet des Alpes, où la neige ne fondait pas, même en été. À cette altitude, les gens regardaient en contrebas les nuages qui s'engouffraient dans la vallée, tels des morceaux de meringue.

Le printemps venu, les pentes glacées de la montagne se réchauffaient et se teintaient d'un vert plus clair avec l'apparition de nouvelles branches sur les pins et les genévriers. Tout au fond

de la vallée, le jaune vif des boutons-d'or éclatait dans les champs. Les femmes du village cueillaient des plantes et les utilisaient en médecine : camomille pour calmer les nerfs, pissenlit sauvage pour la circulation du sang, menthe parfumée pour apaiser les maux d'estomac, et ortie dorée pour faire tomber la fièvre.

On appelait *Passo della Presolana* le long ruban de route qui reliait Schilpario à Vilminore di Scalve avant de descendre de la montagne jusqu'à Bergame. Construit au dix-huitième siècle, c'était un chemin des plus rustiques, à une seule voie et qu'il fallait suivre à pied. On l'avait élargi pour permettre le passage d'un cheval et d'une charrette, mais il n'était praticable que l'été, car il devenait dangereux pendant l'hiver.

Marco Ravanelli connaissait chaque tournant et chaque embranchement de ce chemin, chaque pont naturel susceptible d'offrir un abri, chaque petit village, chaque ferme, chaque rivière et chaque lac : dès sa plus tendre enfance, il avait accompagné son père, qui proposait ses services comme transporteur avec un cheval et une charrette.

Marco, le charretier de Schilpario, était mince et de taille moyenne, avec une épaisse moustache brune qui masquait en partie la finesse de ses traits. En plantant deux longs bâtons dans la glace, il assura sa position entre la maison en pierre qu'il louait et la grange dont il était propriétaire. Il restait prudent, car il ne pouvait pas se permettre de se casser une jambe ou de se blesser d'une façon ou d'une autre. À trente-trois ans, il avait une femme et six enfants à charge, dont la dernière, Stella, venait tout juste de naître.

Enza, son aînée, le suivait. Elle planta ses propres bâtons dans la glace pour ne pas tomber. Enza venait d'avoir dix ans, mais elle savait faire tout ce qu'une fille deux fois plus âgée faisait, et peut-être mieux, en particulier la couture. Ses petits doigts couraient avec précision et assurance pour créer des points presque invisibles sur des ourlets bien rectilignes. Ce talent naturel émerveillait sa mère, qui était bien incapable de coudre aussi vite.

Les cheveux châtain d'Enza n'avaient jamais été coupés et tombaient jusqu'à sa taille en deux tresses brillantes. Elle avait le visage en forme de cœur de sa mère, des joues rebondies, une

peau couleur de crème fraîche et des lèvres parfaitement dessinées. Ses yeux bruns étincelaient comme des boutons d'ambre.

Comme dans toutes les familles nombreuses, la fille aînée n'avait jamais eu une véritable enfance.

Enza avait appris à atteler un cheval dès qu'elle avait été assez grande pour atteindre la charrette. Elle savait faire une pâte avec des châtaignes pour les tartes, une pâte à beignets avec des pommes de terre pour les gnocchis, baratter le beurre, tordre le cou d'un poulet, faire la lessive et recoudre les vêtements. Quand Enza trouvait le temps de jouer, elle cousait. Comme le tissu coûtait cher, elle avait appris toute seule à teindre la mousseline de coton pour créer des imprimés et elle en faisait des vêtements pour toute la famille.

L'été venu, elle cueillait des mûres et des framboises et faisait des teintures avec leur pulpe. Elle plissait et fronçait le fin coton, peignait dessus et le mettait à sécher au soleil pour fixer les couleurs. La mousseline devenait magnifique quand Enza lui donnait des teintes délicates de lavande, de rose et de bleu. Elle ornait ensuite les étoffes colorées de broderies.

Elle n'avait pas de poupées avec lesquelles jouer, mais qu'aurait-elle fait d'une poupée quand il fallait s'occuper de deux bébés au berceau et de trois enfants en bas âge, dont l'un ne savait pas encore marcher et les deux autres commençaient déjà à courir partout ? Et avec les mille et une occupations auxquelles elle devait faire face pendant les longues journées d'hiver ?

Il faisait froid dans l'écurie, à l'heure où Enza et son père attaquaient leurs corvées quotidiennes. Pendant qu'il étrillait Cipi, leur cheval adoré, elle astiquait le banc de leur petit fiacre. Il était plus étroit qu'une charrette ordinaire, il n'offrait que deux places assises et on l'avait peint en noir pour mettre en valeur l'élégance de ses courbes. Enza nettoyait le banc avec un chiffon propre et faisait reluire les ferrures.

Quand ils sont au service des riches, les ouvriers ne doivent négliger aucun détail. La peinture doit être impeccablement laquée, les parties en cuivre étincelantes, la moindre ferrure, le moindre bouton doit briller. Le résultat obtenu par le domestique à grand renfort de jus de coude se doit de refléter avec

éclat le statut social et l'importance du client. Les riches paient pour cela ; ils en ont besoin. Marcello avait appris à Enza que tout devait briller, y compris le cheval.

Elle posa du côté passager le plaid à double épaisseur – grosse toile de coton doré et cuir brun – qu'elle avait confectionné elle-même pour que le client n'ait pas froid.

— Je pense que tu ne devrais pas y aller, papa.

— C'est la seule course qu'on m'ait proposée de tout l'hiver.

— Et si la bride claque ? Si Cipi tombe ?

— Il se relèvera.

Marco vérifia la suspension de la voiture. Il saisit un bidon d'huile pour lubrifier les ressorts.

— Laisse-moi faire.

Prenant le bidon des mains de son père, Enza se glissa sous l'attelage pour graisser les parties métalliques. Elle prit soin de mettre quelques giclées supplémentaires pour permettre au fiacre de bien amorcer les virages et d'encaisser les cahots du chemin de montagne sans se renverser.

Marco l'aida à se relever.

— Il y a toujours beaucoup de neige dans la montagne. Le temps que j'arrive à Vilminore di Scalve, il ne restera qu'un peu de poudreuse. Et sans doute plus de neige du tout à Bergame.

— Et la pluie ?

Marco sourit.

— Tu t'inquiètes toujours trop pour ta mère et pour moi.

— Il faut bien que quelqu'un s'inquiète.

— Enza !

— Pardon, papa. Mais on a assez de farine pour tenir jusqu'au printemps. Un peu de sucre. Une quantité de châtaignes. Tu n'avais pas besoin de cette course.

— Et le loyer ?

— Le signore Arduini peut attendre. Avec l'argent, il ne fera qu'acheter de nouvelles robes à sa fille. Maria en a déjà assez.

— Tu vas expliquer à l'homme le plus riche de la ville comment dépenser son argent, maintenant ?

— Je voudrais bien qu'il me le demande. J'aurais des choses à lui dire.

Marco s'efforça de rire.

— Je gagne trois lires pour descendre un passager de la montagne.

— Trois lires !

— Je sais. Mais il faudrait être fou pour refuser trois lires.

— Laisse-moi t'accompagner. Si tu as un problème, je pourrai t'aider.

— Et qui aidera ta mère avec les petits ?

— Battista.

— Il a neuf ans et c'est un vrai bébé, pire que Stella.

— Il aime s'amuser, c'est tout, papa.

— C'est le genre de qualité qui ne mène pas très loin dans l'existence.

— Eliana peut aider.

— Elle n'est pas assez forte.

— Mais elle est intelligente. Ça compte, ça aussi.

— Sans doute, mais ça n'aide pas ta mère avec tout ce qu'il y a à faire. Vittorio et Alma sont petits, et Stella tête encore. Ta maman a besoin de toi ici.

— Très bien. Je reste. Tu seras de retour dans combien de temps ?

— Il me faut une journée pour descendre. Je vais dormir en bas et je remonterai demain.

— Deux jours complets.

— Pour *trois* lires, lui rappela Marco.

Il avait de l'ambition. Il avait dessiné les plans d'une nouvelle voiture de luxe pour transporter les touristes qui, l'été, venaient chercher le calme et le silence de la montagne, les nuits fraîches et les matins ensoleillés. Les eaux cristallines des lacs attiraient les baigneurs. Les vacanciers pouvaient profiter des eaux de Boario, réputées pour leurs vertus curatives, se prélasser au soleil sur les rives du Brembo ou s'offrir des bains de boue. Le nouveau fiacre à cheval les conduirait partout où ils voudraient ! Marco imaginait un attelage moderne avec une capote à larges rayures noires et blanches, retenue par des ferrures en cuivre, et des franges de soie pour donner une touche élégante. Giacomina et Enza coudraient des coussins bleu turquoise pour les banquettes.

Avec l'argent que Marco gagnerait, il comptait faire une offre à Arduini pour la vieille maison en pierre de taille. Le loyer lui coûtait cher, mais elle était proche de l'écurie de Cipi, dans laquelle se trouvaient le fiacre et le matériel qui allait avec. Les Ravanelli ne pouvaient pas habiter dans une grange. Il leur fallait une maison.

Le signore Arduini se faisait vieux ; son fils ne tarderait pas à prendre sa place de chef de famille. Le coffre en bois plein de parchemins portant les relevés topographiques des terrains à Schilpario serait désormais géré par une nouvelle génération d'Arduini. Marco avait compris, à certains signes, qu'il devrait sérieusement envisager de se porter acquéreur. Plus d'une fois, quand il venait payer son loyer, le signore Arduini lui avait demandé avec insistance d'acheter leur maison avant qu'il meure et avant que son fils le remplace et renonce éventuellement à vendre. C'est ce qui avait poussé Marco à agrandir son affaire ; le fiacre actuel ne pouvait pas lui fournir le revenu nécessaire à l'achat de la maison.

Acheter la maison de la Via Scalina, tel était le rêve de Marco pour sa famille.

\* \* \*

Marco arriva à l'heure à Vilminore. De l'autre côté de la place, il aperçut sa cliente, accompagnée d'une religieuse. Un petit sac marron était posé par terre à côté d'elle. Le manteau bleu de Caterina se détachait sur les tons rose et gris de l'hiver. Marco fut soulagé de constater qu'elle l'attendait, comme convenu. Depuis quelque temps, la plupart de ses clients lui faisaient faux bond, signe que la pauvreté s'était aggravée dans cette région montagnaise : les voyageurs choisissaient d'aller à pied.

Marco conduisit Cipi à travers la place jusqu'à l'entrée de San Nicola, sauta à terre, salua la voyageuse et l'aida à s'installer dans le fiacre. Il plaça son bagage à côté d'elle dans le coffre prévu à cet effet, jeta le plaid sur ses genoux par-dessus le manteau bleu et s'assura que la capote était bien en place.

La sœur Domenica lui tendit une enveloppe qu'il fourra dans sa poche. Il la remercia avant de monter à son tour dans le fiacre sur le siège du cocher. La religieuse rentra dans le couvent.

Comme il retraversait la place, Marco entendit un enfant qui appelait sa mère. Caterina Lazzari lui demanda de s'arrêter tandis que Ciro, à bout de souffle, courait à côté de la voiture. Elle regarda son fils.

— Retourne là-bas, Ciro.

— Maman, n'oublie pas de m'écrire !

— Toutes les semaines. C'est promis. Et tu m'écriras aussi.

— Bien sûr, maman !

— Sois sage, écoute les sœurs. Ce ne sera pas long d'ici cet été.

Marco fit claquer les rênes et conduisit Cipi le long de la rue principale jusqu'à la route de la montagne. Ciro regarda sa mère s'éloigner. Il aurait voulu courir après la charrette, saisir la poignée et se hisser sur le siège, mais sa mère ne se retourna pas, ne se pencha pas pour lui faire signe de la rejoindre comme elle l'avait fait chaque fois qu'elle partait dans une voiture à cheval, un train ou sur une balançoire, aussi loin que remontaient ses souvenirs.

Ciro ne voyait qu'une explication : sa mère avait choisi de s'en aller loin de lui en l'abandonnant comme une chaise cassée qu'on laisse au bord de la route pour le collecteur d'ordures. Tandis qu'elle s'éloignait, il distinguait son grand col, et sa nuque droite comme la tige d'une rose. Elle ne fut bientôt plus qu'une tache bleue au loin, puis le fiacre bifurqua pour s'engager sur le Passo della Presolana.

La poitrine de Ciro se souleva à l'instant où elle disparut. Il aurait voulu crier pour la rappeler, mais à quoi cela aurait-il servi ? Ciro avait appris la différence entre la tristesse et la colère. Il savait seulement qu'il avait envie de tout casser autour de lui, les statues, la baraque du marchand de gâteaux et les vitrines de toutes les boutiques de la galerie.

Ciro était furieux à cause de toutes les mauvaises décisions prises par sa mère depuis le départ de son père, y compris celle de vendre tout ce qui appartenait à son père, dont son fusil

et son ceinturon. Il était furieux contre Eduardo, qui acceptait tout sans une plainte et opinait à tout ce que disait leur mère. Et il était furieux de devoir maintenant vivre dans un *couvent*, ce qui revenait, pour lui, à demander à un poisson d'habiter dans un arbre. Rien de ce qu'avait fait sa mère n'avait de sens à ses yeux. Ses explications n'étaient pas satisfaisantes. Tout ce qu'il savait et tout ce qu'il avait entendu, c'était qu'il devait bien se conduire. Mais que signifiait ce *bien*, et qui en décidait ?

— Rentre, Ciro.

Eduardo maintenait la porte ouverte.

— Laisse-moi tranquille !

— Tout de suite, Ciro. (Eduardo avança d'un pas en refermant la porte derrière lui.) Je ne plaisante pas !

Le ton de son frère fit flamber sa colère comme une allumette que l'on jette sur du petit bois. Eduardo n'était pas sa mère, ni son père ! Ciro se jeta sur lui, Eduardo tomba en arrière et sa tête heurta la brique sous une pluie de coups de poing. Ciro avait entendu le choc, mais loin de s'arrêter, il redoubla de violence, emporté par sa fureur. Eduardo se recroquevilla sur lui-même pour protéger son visage et parvint à se mettre à genoux en criant :

— Ça ne la fera pas revenir !

L'énergie de Ciro l'abandonna d'un seul coup et il se laissa tomber à côté de son frère. Eduardo ramena les genoux contre lui tandis que Ciro se cachait le visage dans ses mains. Il ne voulait pas qu'il voie ses pleurs, et il savait aussi que s'il commençait à pleurer, il ne pourrait plus s'arrêter.

Eduardo se releva et tira sur ses manches de chemise trop courtes. Il remonta le pantalon à sa taille, rejeta ses cheveux en arrière.

— Elles vont nous renvoyer, tu sais, si on se bat.

— Qu'elles nous renvoient ! Je vais me sauver, je ne resterai pas ici !

Ciro regarda autour de lui, projetant déjà son évvasion. Il y avait au moins six façons de quitter le couvent. Quand il aurait échappé à cet endroit, il grimperait dans la montagne vers Monte Isola, ou Lovere quelques kilomètres plus loin sur la même route. Il trouverait bien quelqu'un pour le recueillir...

Eduardo baissa la tête et se mit à pleurer.

— Ne me laisse pas tout seul ici !

Ciro regarda son frère, sa seule famille, et se sentit plus mal pour Eduardo que pour lui-même.

— Ne pleure plus, dit-il.

Le soleil s'était levé, les marchands ouvraient leur porte, remontaient leur rideau et poussaient des chariots sur la place. Ils étaient vêtus dans des tons gris pâle, de la couleur des murs en pierre qui entouraient le village, et ils peignaient en rouge vif, jaune et blanc leurs étals roulants chargés de boîtes de noix polies, de seaux argentés pleins de fromages frais bien blancs, d'eau glacée, de bobines de soie multicolores, de miches de pain frais rangées dans des corbeilles, de bouquets d'herbes pour cataplasmes dans des sachets en tissu – toutes sortes de choses à vendre.

La présence de tous ces gens aida Eduardo à se ressaisir. Il sécha ses larmes d'un revers de manche, se tourna vers l'endroit où la rue principale croisait le chemin du col. Mais cela ne signifiait rien à ses yeux, cela ne leur permettrait pas, à son frère et à lui, d'échapper à leur situation. La brume matinale s'était levée et l'air était si froid qu'Eduardo pouvait à peine respirer.

— Où on va, maintenant ?

— On pourrait suivre maman. La faire changer d'avis.

— Maman ne peut pas s'occuper de nous pour le moment.

— Mais c'est notre *mère* ! dit Ciro. Une mère qui ne peut pas s'occuper de ses enfants, ça ne sert à rien.

Eduardo ouvrit la porte.

— Allez, viens.

Ciro entra dans le couvent, le cœur lourd. Les bras de sa mère lui manquaient et il se sentait honteux d'avoir frappé son frère. S'ils étaient en pension à San Nicola, après tout, ce n'était pas Eduardo qui l'avait voulu, et les événements qui les y avaient conduits n'étaient pas non plus de sa faute. Peut-être que ces religieuses pourraient les aider, se dit Ciro. Peut-être pourraient-elles inciter leur mère à revenir les chercher *avant* l'été ? Ciro leur demanderait d'offrir leurs rosaires pour elle. Mais quelque chose lui disait que toutes les perles en verre de la montagne ne

ramèneraient pas sa mère. Quoi que lui dise Eduardo pour le rassurer, il était certain qu'il ne la reverrait jamais.

Ciro s'endormit en pleurant ce soir-là, et trouva au matin Eduardo couché par terre à côté de lui, car les lits fournis par les sœurs étaient trop étroits pour les accueillir tous les deux. Plus tard, devenu jeune homme, Ciro ne devait jamais oublier cette petite manifestation de tendresse qu'Eduardo allait répéter nuit après nuit pendant des mois. L'amour d'Eduardo était la seule sécurité qu'il connaîtrait jamais. Sœur Teresa les nourrissait, sœur Domenica leur assignait des tâches et sœur Ercolina leur enseignait le latin, mais c'était Eduardo qui veillait sur le cœur de Ciro et s'efforçait de compenser la perte de leurs parents.

Nous espérons que cet extrait  
vous a plu !



**L'Italienne**  
Adriana Trigiani



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous  
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,  
**invitations** et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

